



Le Centre des leçons
retenues de l'Armée

DÉPÊCHES

LEÇONS RETENUES APPLICABLES AUX SOLDATS

**Le Corps d'infanterie royal canadien
en Afghanistan**



Vol. 17, n° 1, décembre 2013



Défense
nationale National
Defence

Canada



COMMENT NOUS REJOINDRE

LE CENTRE DES LEÇONS RETENUES DE L'ARMÉE

BFC Kingston (613) 541-5010 poste XXXX

RCCC 271-XXXX

Directeur – CLRA

Lcol R.A. Puddister

RONALD.PUDDISTER@forces.gc.ca

4909

Directeur adjoint – CLRA

Maj S.R. Rankin

STEPHEN.RANKIN@forces.gc.ca

5117

Coordonnateur – CLRA

Capt B.S. Beckett

BRENDAN.BECKETT@forces.gc.ca

4813

Adjum – CLRA

MWO G.D. Ferguson

GARY.FERGUSON@forces.gc.ca

2890

Déclaration

Les *Dépêches* ont pour objectifs la diffusion de renseignements et l'édition des soldats et des leaders de l'ensemble de l'Armée de terre canadienne et des Forces canadiennes. Elles offrent un aperçu de certains enjeux et politiques relativement d'actualité pour un environnement opérationnel donné. Les articles des *Dépêches* ne reflètent pas nécessairement la doctrine, mais ils exposent des concepts en évolution fondés sur les expériences opérationnelles récentes des forces armées déployées par le Canada. Les renseignements contenus dans le présent numéro des *Dépêches* ne sont pas classifiés.

Diffusion

La nature de certains renseignements contenus dans le présent document pourrait être considérée comme délicate, aussi le document n'est-il pas destiné à une distribution générale. Avant de le diffuser à l'extérieur des organisations officielles du commandement des Forces canadiennes ou des partenaires ABCA désignés, il faut donc bien réfléchir à la nécessité et au besoin qui motivent une telle décision.



AVIS

Cette documentation a été révisée par l'autorité technique et ne contient pas de marchandises contrôlées. Les avis de divulgarion et les instructions de manutention reçues originellement doivent continuer de s'appliquer.

NOTICE

This documentation has been reviewed by the technical authority and does not contain controlled goods. Disclosure notices and handling instructions originally received with the document shall continue to apply.

LEÇONS RETENUES APPLICABLES AUX SOLDATS

Le Corps d'infanterie royal canadien



en Afghanistan

LEE WINDSOR, PH. D., DIRECTEUR ADJOINT
THE GREGG CENTRE FOR THE STUDY OF WAR AND SOCIETY /
DÉPARTEMENT D'HISTOIRE, UNIVERSITÉ DU NOUVEAU-BRUNSWICK



DIRECTEUR DU CORPS D'INFANTERIE ROYAL CANADIEN

Plus de 9 000 membres du Corps d'infanterie royal canadien ont pris part à des déploiements dans le cadre de dix rotations effectuées dans le sud de l'Afghanistan. Près de 2 000 d'entre eux étaient membres de la Force de réserve. Les soldats du Corps d'infanterie royal canadien représentaient en moyenne 33 p. 100 des effectifs de chaque rotation. Ils ont servi principalement, mais pas exclusivement, dans des unités, des sous-unités ou des sous-sous-unités formées du groupement tactique, de l'équipe provinciale de reconstruction, de l'équipe de liaison et de mentorat opérationnels et d'éléments de protection des forces. Nous pouvons certainement en apprendre beaucoup de notre expérience collective en Afghanistan. L'étude qui suit est le résultat de la collaboration entre l'École d'infanterie et M. Lee Windsor, Ph. D., du Gregg Centre for the Study of War and Society de l'Université du Nouveau-Brunswick. Il ne s'agit pas d'un compte rendu complet de l'histoire du Corps à Kandahar, mais d'une première série de questions sur l'histoire de nos opérations dans ce pays. Le Corps d'infanterie royal canadien ne peut pas se contenter de se reposer sur ses lauriers. Ce regard sur son passé récent ne doit pas distraire le Corps de son obligation de se préparer à relever les défis du prochain champ de bataille.

Ducimus

Le directeur du Corps d'infanterie royal canadien,

Colonel I.R. Creighton



**Le Centre des leçons
retenues de l'Armée**

DIRECTEUR DU CENTRE DES LEÇONS RETENUES DE L'ARMÉE

Le commandant de l'Armée canadienne et le commandant du Système de la doctrine et de l'instruction de la Force terrestre (aujourd'hui nommé Centre de doctrine et d'instruction de l'Armée canadienne) ont reconnu l'importance de consigner les principales leçons dégagées et retenues de l'expérience de l'Armée canadienne pendant les opérations menées dans l'ensemble du spectre en Afghanistan, et ce, avant que notre mémoire collective ne s'efface. À cet effet, ils ont demandé qu'une série de *Dépêches* soit consacrée aux principales leçons retenues de nos opérations à Kandahar, par corps et capacité. L'Artillerie royale canadienne a publié la première série de *Dépêches* en 2011.

La présente publication est la deuxième de la série. Elle est consacrée aux principales leçons retenues des opérations du Corps d'infanterie royal canadien dans le sud de l'Afghanistan. Ces dernières se sont déroulées dans l'ensemble du spectre des conflits et ont forcé les groupements tactiques de l'infanterie à s'adapter continuellement pour connaître du succès dans un éventail de missions. Les observations présentées dans le présent document portent sur certains des volets de cette expérience et sont essentielles pour s'assurer que l'Armée canadienne va vers l'avant, résolument, en s'appuyant sur les leçons retenues de ces opérations.

Le directeur du Centre des leçons retenues de l'Armée,

Lieutenant-colonel R.A. Puddister

La phase II de l'opération *Athena*, menée à Kandahar, s'est terminée en juillet 2011, mettant fin à la plus longue campagne militaire soutenue de l'histoire du Canada, plus de six ans après son lancement controversé en juillet 2005¹. Au moment de la rédaction du présent article, en 2013, la lutte pour le contrôle de Kandahar et du reste de l'Afghanistan se poursuit entre le gouvernement afghan appuyé par l'OTAN, les talibans et d'autres forces opposées au gouvernement. L'engagement du Canada dans la région de l'Asie du Sud continue également sous forme d'assistance à la formation militaire, ainsi que d'aide et d'assistance au développement, qui doivent normalement prendre fin en 2014, date à laquelle la communauté internationale a prévu de transférer les responsabilités « liées à la sécurité et à la gouvernance en l'Afghanistan »². En raison du contexte actuel de guerre de faible intensité caractérisée par l'instabilité politique du pays et par des opérations spéciales très secrètes, il faudra des décennies avant que l'histoire complète des six années de la campagne militaire canadienne dans le sud de l'Afghanistan ne soit dévoilée au grand jour. L'Armée canadienne ne peut pas attendre aussi longtemps avant d'étudier ouvertement son expérience dans la région de l'Asie du Sud, surtout sachant qu'elle risque fort, à l'avenir, de mener à nouveau des opérations de stabilité dans des États en déroute. De telles missions nécessiteront inévitablement le recours à des unités spécialisées de tous les services et de toutes les branches des Forces armées canadiennes, mais reposeront probablement d'abord sur le travail de soldats d'infanterie, qui exercent une influence sur le territoire et la population. L'article qui suit est une étude préliminaire de l'expérience vécue par le Corps d'infanterie royal canadien pendant la « campagne de Kandahar », telle que le journaliste de CBC Brian Stewart l'a baptisée³. Il se veut un bref aperçu de l'opération *Athena II* du point de vue de l'infanterie pour présenter les principaux problèmes, ainsi que les principales leçons et questions qu'ont fait naître les opérations menées à Kandahar et dans le sud de l'Afghanistan pendant la plus difficile et la plus coûteuse période de l'engagement canadien dans ce pays. De 2005 à 2011, les soldats d'infanterie canadiens ont joué les rôles de combattants, de bâtisseurs de nation et de diplomates pendant que les balles et les missiles sifflaient au-dessus de leur tête et que les engins explosifs improvisés (IED) décimaient leurs camarades. Les soldats d'infanterie canadiens ont affronté leurs adversaires dans le sud de l'Afghanistan au moyen de toutes les armes à leur disposition et ont dirigé des tirs d'appui de tous types, notamment en utilisant les technologies les plus récentes. Pour se préparer aux opérations futures, il faut comprendre ce que le Corps vient de vivre. Une étude comme celle-ci soulève plus de questions qu'elle n'apporte de réponses, mais elle peut encourager les soldats d'infanterie canadiens nouvellement formés et les vétérans de l'Afghanistan à jeter un regard critique sur les implications de cette guerre, la plus longue jamais menée par le Canada, pour leur profession. Elle ne traite pas de la première incursion de l'Armée canadienne à Kandahar en 2002, pendant l'opération *Apollo*, ni de la tranquille, mais tout de même meurtrière phase 1 de l'opération *Athena* à Kaboul de 2003 à 2005, pas plus que de l'actuelle mission de formation dans le nord de l'Afghanistan. Ces périodes de l'histoire de l'Armée canadienne doivent également être étudiées et assimilées.

La présente étude porte sur la question de la continuité et des changements dans les pratiques de l'infanterie avant et après la campagne de Kandahar. La constatation peut-être la plus importante est que de nombreux principes concernant les pratiques de l'infanterie au XX^e siècle

-
1. Les opérations de combat ont cessé en juillet 2011, quand le groupement tactique du 1^{er} Bataillon, Royal 22e Régiment, est parti. La Force opérationnelle de transition de la mission canadienne a ensuite continué le transfert et les activités de fin de mission à Kandahar jusqu'en décembre 2011, date à laquelle l'opération *Athena II* a officiellement pris fin.
 2. *Le rôle du Canada : 2011-2014 – Bâtir un meilleur avenir pour les Afghans*. Fiche d'information du gouvernement du Canada consultée le 29 avril 2013, <<http://www.afghanistan.gc.ca>>.
 3. Brian Stewart, « Canada in Kandahar, some allies weren't impressed », *CBC News*, le 10 juillet 2012, article consulté le 30 avril 2013, <<http://www.cbc.ca/news/world/story/2012/07/10/f-vp-stewart-kandahar.html>>.

étaient toujours pertinents dans le sud de l'Afghanistan, après avoir été éprouvés, puis distillés à Vimy, à Amiens, à Ortona et en Normandie. La campagne de Kandahar a permis d'illustrer l'importance de disposer de soldats d'infanterie en bonne condition physique, compétents dans l'utilisation d'armes personnelles et d'armes légères d'appui, capables de s'orienter en campagne de jour comme de nuit, ayant appris à observer attentivement leur environnement, et travaillant sous le contrôle décentralisé de chefs subalternes formés pour opérer indépendamment en petites patrouilles ou au sein d'équipes toutes armes plus grandes dans des opérations délibérément planifiées. Mais l'opération *Athena II* a également été une extraordinaire série de premières dans l'histoire militaire canadienne. Le concept du « caporal stratégique » à la fois combattant, bâtisseur et diplomate livrant une « guerre à trois volets » datait d'au moins les années 1990, mais il s'agissait, pour le Canada, de la première guerre prolongée lui permettant d'éprouver la théorie⁴. De 1941 aux années 1990, l'infanterie canadienne est passée de la motorisation à une mécanisation complète, mais c'est durant la campagne de Kandahar que, pour la première fois, l'infanterie canadienne pouvait combattre au moyen et à partir de ses propres véhicules blindés. Dans le même ordre d'idée, c'était également la première fois que Canada utilisait abondamment les hélicoptères pour conduire les troupes d'infanterie au combat, assurer leur ravitaillement sur place, évacuer les victimes, au besoin, et fournir un appui rapproché lors des attaques. L'opération *Athena II* a certainement été pour le Canada la première guerre de « l'ère de l'information » pendant laquelle les deux parties impliquées dans le conflit utilisaient des téléphones cellulaires, des ordinateurs portatifs et Internet comme outils et armes.



Source : Compte-rendu AR2008-0001 par le Cpl Cpl Mark

Le Cpl Mark Button, membre de la Compagnie de protection de la Force de l'Équipe provinciale de reconstruction à Kandahar (EPRK) (et des Rocky Mountain Rangers), protège l'EPRK pendant qu'elle assure la liaison avec le procureur général de Kandahar, qui se trouve à son bureau, dans la ville de Kandahar.

Plus important encore, la campagne de Kandahar a été pour le Canada sa première guerre anti-terroriste et guerre de contre-insurrection face à un ennemi utilisant des tactiques d'attrition élémentaires de type guérilla pour faire régner une insécurité constante.

4. Voir Gén Charles Krulak, « Strategic Corporal: Leadership in the Three Block War », *Marines Magazine*, janvier 1999.

En résumé, pour l'ennemi, remporter la victoire contre les troupes canadiennes consistait seulement « à ne pas être vaincu »⁵ [traduction]. La campagne a été menée dans le cadre de la mission des Nations Unies visant à reconstruire l'Afghanistan en un État viable et à le sortir du palmarès des nations les plus pauvres du monde⁶, deux missions indissociables. Les opérations menées par l'infanterie canadienne de 2006 à 2011 ont appuyé le redressement de l'Afghanistan en contrecarrant les opérations des talibans et des autres groupes opposés au gouvernement qui visaient à déstabiliser et finalement à reconquérir les éléments stratégiques qu'étaient la ville et la province de Kandahar. La Force opérationnelle Kandahar, à laquelle participait le Canada, a remporté certains succès tactiques et opérationnels dans cette mission, mais en fin de compte, l'opération *Athena II* est la première opération de combat du Canada à l'étranger qui a pris fin sans certitude quant à l'issue. Au moment de la rédaction du présent article, le transfert de responsabilité en matière de sécurité aux propres forces armées et aux services de police de l'Afghanistan est en cours, avec l'aide du Canada ainsi que d'autres nations membres de l'OTAN et partenaires. Il s'écoulera un bon moment avant que l'avenir de l'Afghanistan ne se précise et que les événements de Kandahar passent réellement à l'histoire.

Le présent article ne peut être l'histoire exhaustive du Corps pendant l'opération *Athena II*, mais il est un recueil de preuves recueillies selon l'approche historique. Nos conclusions découlent de l'étude des briefings de fin de mission sans classification, ainsi que de rapports du Centre des leçons retenues de l'Armée et d'entrevues menées auprès de vétérans de toutes les rotations de l'opération *Athena II*. Les personnes interviewées dans le cadre de l'étude étaient toutes des sous-officiers supérieurs et des officiers, du grade de lieutenant à celui de lieutenant-colonel, qui ont travaillé à l'École d'infanterie ou pour



Source : Compte de combat JK2011-2013-04 par le Cpt Trin Ghes

Le Lt Loic Baumans, officier des opérations de coopération civilomilitaire (COCIM), et le Cpl Jean-François Belzil, du Peloton « Lucky 13 » de la Compagnie A du 1 R22eR, patrouillent durant l'opération *Omid Atal 09* (espoir et victoire).

-
5. Voir Itai Brun, « While You're Busy Making Other Plans—The Other RMA », *Journal of Strategic Studies*, vol. 33, n° 4 (2010), p. 535.
 6. Jan Kubis, représentant spécial du Secrétaire général pour l'Afghanistan. *Briefing to the Security Council*, le 19 décembre 2012, publication consultée le 15 avril 2013, <<http://unama.unmissions.org>>.

celle-ci à l'automne 2012. Presque tous ont fait plusieurs périodes de service à Kandahar et la plupart ont assumé différentes fonctions, ce qui leur permet d'avoir une vision relativement globale de la mission et de la région⁷. Ce projet de l'École d'infanterie ne représente pas une fin en soi, mais il vise à encourager les vétérans de l'Afghanistan à se manifester et à se faire entendre.

La première observation essentielle au sujet de la campagne de Kandahar est qu'il n'y a pas eu deux périodes de service de six mois semblables. L'opération *Athena II* a énormément changé entre 2005 et 2011. Les vétérans qui avaient pris part à l'opération dans les premières années ont constaté des changements dramatiques liés au théâtre, à la mission de Force internationale d'assistance à la sécurité (FIAS) et au comportement de l'ennemi lorsqu'ils y sont retournés plus tard pour une deuxième période de service⁸. Chaque rotation était une expérience nouvelle, car la situation variait énormément au fur et à mesure que la menace ennemie changeait, que la politique du Canada et de l'OTAN était adaptée à la situation et que la taille des forces de l'OTAN et les Forces de sécurité nationale afghanes augmentait. Pendant la campagne, les soldats d'infanterie ont accompli un ou plusieurs des quatre types de tâches générales. Une majorité d'entre eux a servi dans des groupements tactiques d'infanterie toutes armes chargés d'assurer la sécurité dans la province de Kandahar. D'autres ont travaillé dans des compagnies de protection des forces au sein de l'équipe provinciale de reconstruction menée par le Canada, qui sont par la suite devenues des compagnies de stabilité en 2009. Un nombre encore plus grand de soldats d'infanterie a fait partie des équipes de liaison et de mentorat opérationnels chargées d'appuyer les kandaks (bataillons) de l'Armée nationale afghane (ANA). Outre ces quatre fonctions, les soldats d'infanterie canadiens effectuaient une myriade de petites tâches de commandement et d'état-major ou de protection des forces au sein du Commandement régional (Sud) de la FIAS. Le nombre de réservistes employés lors de chaque rotation et tâche était important. Pratiquement tous les régiments d'infanterie de la Réserve du Canada ont fourni des soldats aux opérations à Kandahar. Le pourcentage de soldats d'infanterie de la Réserve, variable d'une rotation à l'autre, représentait en moyenne 7 p. 100 de l'ensemble de la force canadienne déployée, sans compter les réservistes des autres branches; ce pourcentage est important compte tenu du fait que l'infanterie représentait en moyenne 33 p. 100 du contingent canadien⁹. Pour mettre ce nombre en perspective, il faut savoir que lorsque la 3^e Division d'infanterie du Canada a débarqué en Normandie en juin 1944, 15 p. 100 de ses effectifs provenaient de bataillons d'infanterie¹⁰.

Sans surprise, les participants n'ont pas tous donné la même interprétation des objectifs qu'ils devaient réaliser et s'ils les avaient atteints, selon les tâches qui leur étaient attribuées et le moment de leur participation au déploiement. Malgré la constante évolution de la campagne de Kandahar, les constats qui se dégagent des entrevues, de

7. Liste des personnes rencontrées en entrevue (participants) : Lcol K.A. Gallingher, Adj R. Dolson, Adj D.A. Thompson, Sgt G. White et Maj S. Gallagher de l'équipe provinciale de reconstruction de Kandahar – FO 05-06 et 1-06 : Capt B.M. Worrall, Sgt M.F.G. Purple, Capt J.A. Hiltz, Sgt Saunders, Capt D.C. Jenkins, Capt N. Whitman, Sgt S.C. Du Mesnil, FO 3-06 et 1-07; Maj S.J.F.V. Caron, Sgt Y. Roy, Sgt A.L.L. Sicard, FO 3-07, Lcol S.D. Joudrey, Adj D.A. Thompson, Maj D.W. Garvin, Capt Ross Bonnell, FO 3-08; Lcol M. Patrick, Capt J.F. Lamarche, Capt J.Y.S. Guay, Capt J.D. Hagemeyer, Adjum T.R.S.J. Garand, Maj J.S.R. Morin, FO 1-09; Maj S.S.G. Leblanc, Adjm R.C. Barker, Adj J.H. Miller, Sgt J.A. Deas, FO 3-09; Capt G.L. Hallman, Sgt M.F.G. Purple, Capt B.M. Worrall, Capt J.A. Hiltz, Maj N.M. Gallagher, Sgt S.C. Du Mesnil, FO 1-10; Capt J.Y.S. Guay, Sgt Y. Roy, FO 3-10, Capt J.M.G. Watson, Sgt A.L.L. Sicard, Force opérationnelle de transition de mission.

8. Entrevue avec des militaires de la FO 3-09 et de la FO 3-10 qui ont effectué une deuxième période de service.

9. Moyenne en pourcentage calculée d'après une enquête de l'École d'infanterie sur les synthèses des leçons retenues de l'Armée canadienne et une recherche dans le logiciel de planification et de suivi des tâches des Forces canadiennes.

10. Terry Copp, *Fields of Fire, The Canadians in Normandy*, Toronto, University of Toronto Press, 2003, p. 15.



Des policiers afghans s'exercent au tir et vérifient leurs armes sous la supervision du Cpl Frank Charly (à gauche) et de l'Adj Guevens Guimont (à droite), de l'équipe de liaison et de mentorat opérationnels (ELMO) de la police, près du poste de police secondaire du village de Puchakan, en Afghanistan.

l'enquête du Centre des leçons retenues de l'Armée et d'autres publications non classifiées se recoupent sur beaucoup de questions. Il s'en dégagent quatre idées principales concernant les activités du Corps pendant l'opération *Athena II*. D'abord, les compétences et les fonctions fondamentales de l'infanterie sont restées, pour la plupart, efficaces et bien adaptées tout au long de la mission. Des événements isolés trahissent certaines exceptions à cet égard, mais en règle générale, les compétences de base de l'infanterie étaient valides et les drills étaient efficaces, particulièrement lorsqu'ils étaient appliqués par des chefs subalternes doués d'esprit critique et d'imagination pour résoudre le problème du moment. Deuxièmement, depuis les premiers jours de la campagne, les membres de l'infanterie de combat et, de fait, tous les soldats des armes de combat savaient qu'ils ne pourraient pas arriver seuls à rebâtir un Afghanistan désintgré jusqu dans ses fondements. Pendant l'instruction préalable au déploiement, on leur a expliqué que l'utilisation de la puissance militaire seule ne pouvait pas apporter une paix et une stabilité durables dans le cadre d'une campagne de contre-insurrection. On leur demandait plutôt de tenir l'ennemi à distance et de gagner du temps pour que d'autres ministères du gouvernement, des organismes d'aide et des organisations internationales de développement puissent aider les Afghans à rebâtir la structure politique, sociale et économique de leur nation. Les soldats d'infanterie canadiens savaient, bien avant que l'information soit médiatisée dans le monde entier, qu'à un certain moment, les Afghans devraient eux-mêmes prendre leur sécurité en main. Cependant, peu de temps après le début de la campagne, il était clair pour la plupart des gens qu'il serait pratiquement impossible d'empêcher l'ennemi de nuire à la reconstruction de la province de Kandahar avec un seul groupement tactique canadien, surtout dans une région vitale pour les talibans¹¹. La taille de la Force opérationnelle Kandahar était trop petite pour « livrer Kandahar », comme cela avait été demandé. Cependant, dans les faits, les habitants de Kandahar voyaient les membres de l'infanterie canadienne et les observaient en action plus souvent que tout autre membre d'organisations d'aide ou diplomate. Étant les plus

11. Carl Forsberg, *The Taliban's Campaign for Kandahar, Afghanistan Report # 3*, Washington, Institute for the Study of War, 2009, p. 9 à 22.

visibles et les plus nombreux membres de la FIAS « à l'extérieur du périmètre de sécurité », les soldats d'infanterie canadiens savaient très bien qu'ils pouvaient avoir une influence, positive ou négative, sur les perceptions de la population locale.

La troisième constante découle de la deuxième. Même si l'infanterie canadienne n'avait pas les effectifs ni la capacité nécessaires pour livrer Kandahar, les organisations et les forces afghanes susceptibles de remporter la victoire ne pouvaient y parvenir qu'avec l'aide des soldats d'infanterie canadiens. Les détachements de coopération civilo-militaire (COCIM), l'équipe provinciale de reconstruction, les agents du service extérieur, les membres des organisations d'aide et de développement, les membres des forces spéciales ciblant les leaders ennemis, les forces de police, le gouvernement afghan, l'Armée et la police afghans dépendaient tous de l'infanterie, non seulement pour assurer la sécurité et la mobilité, mais aussi pour collecter et transmettre l'information dans ce qui s'apparentait à une campagne électorale armée visant à déterminer qui formerait le futur gouvernement d'Afghanistan. En dernier lieu, notre étude renforce l'adage du XX^e siècle voulant que la marge de manœuvre des soldats d'infanterie seuls est limitée. L'infanterie ne peut réaliser son plein potentiel que lorsqu'elle fait partie d'une équipe toutes armes comprenant, notamment l'artillerie, le génie et l'arme blindée, les forces aériennes, le personnel du renseignement, les équipes de COCIM, les unités de guerre électronique, les équipes des opérations d'influence, les forces d'opérations spéciales, les services de santé et, dans le cas des missions de stabilité, les agents civils d'application de la loi, les diplomates et les responsables du développement. Cette leçon réapprise ou renforcée s'appliquait à toute la gamme des tâches de l'infanterie accomplies pendant la longue campagne de Kandahar, depuis les premières batailles classiques de Pashmul en 2006, jusqu'aux tâches de stabilité accomplies dans des villages modèles du district de Dand en 2009, en passant par le retour du Canada dans le bastion tenu de longue date par les talibans à Nakhoney, dans l'est du Panjwai, en 2010. Le changement le plus marquant des six années de campagne concerne le degré d'intégration des armes d'appui dans les unités d'infanterie. De 2006 à 2008, les ressources d'appui étaient principalement dirigées par les quartiers généraux aux niveaux du groupement tactique et de la force



Source : Centre de combat 15010-3003-27 par le Cap Sbt Admison

Un convoi de véhicules, parmi lesquels se trouvent un VBL III et un char de combat principal Leopard 2A6M du groupement tactique du 1 RCR, participe à des opérations menées dans les districts instables de Panjwai et de Zhari, dans la province de Kandahar.

opérationnelle, le contrôle tactique restant au niveau de la compagnie de l'équipe de combat. De 2009 à 2011, les capacités d'appui ont de plus en plus été mises à la disposition des commandants de peloton et même de section. Les raisons de tels changements vont devenir évidentes ci-dessous.

Les étudiants de la campagne de Kandahar doivent se méfier d'un regard a posteriori, car la mission menée dans la région était bien différente en 2010 de ce qu'elle était lorsque la première l'équipe provinciale de reconstruction canadienne a été créée en 2005. À cette époque-là, dans les premiers jours de la campagne, peu d'observateurs avaient prévu à quel point les talibans feraient preuve de violence, de résilience et parfois même de cohésion. Au début de 2006, le premier groupement tactique du Canada constitué du 1^{er} Bataillon, Princess Patricia's Canadian Light Infantry, qui a été déployé à Kandahar s'attendait à des escarmouches avec des petites cellules talibanes, mais croyait globalement que sa mission principale consistait protéger les opérations de stabilité et d'assistance dans la ville de Kandahar. La violence et l'ampleur de la réaction talibane à l'arrivée des militaires canadiens, ainsi que l'intensité des combats ont pris par surprise pratiquement tout le monde¹². Lorsque la rotation suivante, constituée du 1^{er} Bataillon du Royal Canadian Regiment, est arrivée à Kandahar à la fin de l'été 2006, tout était en place pour une guerre plus classique. En septembre, l'offensive menée par les Canadiens dans l'est des districts de Panjwai et de Zhari était caractérisée par des attaques délibérées contre des positions défensives retranchées talibanes du type de celles livrées dans le cadre de l'opération *Medusa*. En 2007, beaucoup espéraient que l'opération *Medusa* avait fait reculer les talibans, et que le temps était venu de reprendre les opérations de stabilité et de reconstruction du pays. Effectivement, pendant l'hiver, les unités de manœuvre canadiennes ont pu se déplacer librement dans une grande partie de la province. La reconstruction est devenue la priorité et les vétérans des groupements tactiques du 1^{er} et du 2^e Bataillon du Royal Canadian Regiment se réconfortaient dans une certaine mesure de voir la ville de Kandahar commencer à s'épanouir économiquement. Mais l'espoir s'est amenuisé quand les combats ont repris pendant l'été 2007, instaurant un cycle funeste. Rapidement, il est devenu évident que la Force opérationnelle menée par le Canada ne disposait pas, peu s'en faut, de suffisamment de soldats dans la région pour protéger la population¹³. Au cours de ces premières années, la solution était que les troupes canadiennes et les troupes de l'Armée nationale afghane chassent les talibans hors des zones menacées, puis que la Police nationale afghane soit déployée sur place pour « prendre et tenir » le terrain et ouvrir la voie aux détachements de COCIM et à d'autres organismes en vue de la « reconstruction ». C'est seulement dans l'est de Panjwai, sous la surveillance de bases d'opérations avancées dominantes construites par le Canada, qu'il était possible de protéger la population contre l'intimidation et la violence exercées par les talibans¹⁴.

À la fin de 2007, la Force opérationnelle dirigée par le Canada a scindé une des compagnies d'infanterie du 3^e Bataillon du Royal 22e Régiment afin de disposer de plus de personnel pour la création des unités de liaison et de mentorat opérationnels de la police. Ces dernières ont occupé de nouveaux postes de police auxiliaires avec les policiers afghans dont ils avaient la charge dans l'ouest de Zhari et de Panjwai. En 2007 et 2008, ces postes sont devenus des champs de bataille lorsque les talibans régénérés ont commencé une guérilla classique et des activités d'insurrection. Les avant-postes isolés étaient dispersés

12. Entrevues FO Orion/FO 3-06.

13. Entrevues, FO 1-07; voir aussi Lee Windsor, David Charters et Brent Wilson, *Kandahar Tour: Turning Point In Canada's Afghan Mission*, Toronto, Wiley, 2008.

14. Carl Forsberg, *Counter-Insurgency in Kandahar: Evaluating the 2010 Hamkari Campaign*, Afghanistan Report # 7, Washington, Institute for the Study of War, 2010, p. 31 et 32.

et incapables de s'appuyer réciproquement, chacun trop petit pour dominer le secteur environnant¹⁵. Une grande partie de la force de manœuvre était occupée soit à combattre dans les avant-postes assiégés, soit à défendre des patrouilles logistiques de combat allant ravitailler ces postes, ce qui limitait la capacité du Canada de masser sa puissance de combat¹⁶. En 2008, les deux rotations canadiennes à Kandahar, comme les précédentes, décrivaient leur tâche comme la contre-insurrection, mais elles opéraient à une période où les forces talibanes dans le sud de l'Afghanistan augmentaient. À l'été 2008, l'offensive des talibans resserrait son étau sur les districts de Zhari et de Panjwai, tandis que de nouvelles menaces apparaissaient à Arghandab et dans la ville de Kandahar elle-même. Le problème fondamental était que la Force opérationnelle Kandahar n'avait pas suffisamment de ressources pour tenir les territoires qu'elle avait conquis. C'est à ce moment-là qu'il est devenu évident pour tous que l'OTAN et les Afghans ne disposaient pas de suffisamment de troupes pour mener à bien la mission. C'est également cette année-là que les engins explosifs improvisés (IED) ont été massivement utilisés et que la lutte contre les IED s'est largement intensifiée¹⁷. En partie à cause du nombre croissant de victimes canadiennes cette année-là, des membres de la commission Manley se sont rendus à Kandahar et ont conclu que même si des progrès avaient été accomplis, la Force opérationnelle menée par le Canada avait besoin d'aide¹⁸. Leurs recommandations et le débat public connexe qui débutait au Canada ont lancé un processus qui a mené à un spectaculaire afflux de troupes et de forces de police américaines et afghanes à Kandahar. Beaucoup de sang canadien a



Source : Canadian Forces, 2008, photo : D. G. Sison, D. Odeberg

Des membres de la police nationale afghane (PNA) (au centre), des militaires canadiens (à gauche et à droite) et un membre de la GRC (troisième à compter de la droite) qui font partie de l'Équipe provinciale de reconstruction à Kandahar (EPRK) effectuent une patrouille à pied dans la ville de Kandahar. Ils se proposent de rencontrer des résidants pour discuter de leurs besoins et de leurs conditions de vie.

15. Entrevues, FO 3-07.

16. Entrevue avec le Lcol K.A. Gallinger, mai 2013.

17. Entrevues, FO 1-08 et FO 3-08.

18. Rapport du groupe d'experts indépendant sur le rôle futur du Canada en Afghanistan. Ottawa, 2008, p. 42 à 44.

été répandu et des sommes considérables ont été dépensées avant que l'on ne se rende compte que quatre compagnies d'infanterie canadiennes et une brigade afghane ne suffisaient pas à protéger la population de Kandahar, qui comptait plus d'un million de personnes, de l'insurrection croissante des talibans. Cela ne signifie pas que les trois premières années de la campagne de Kandahar n'ont servi à rien. Les vétérans hauts gradés de ces années s'entendent pour dire que la Force opérationnelle dirigée par le Canada n'était peut-être pas assez imposante pour isoler complètement la population de l'influence des talibans, mais elle a permis de perturber et de retarder la campagne menée par les talibans pour prendre le contrôle de la ville de Kandahar, et ce, jusqu'à l'arrivée des renforts en 2008-2009. Le major-général Jonathan Vance a déclaré qu'entre les années 2006 et 2009, « tout ce que nous pouvions faire était de ne pas perdre¹⁹ » [traduction]. Cette période était caractérisée par des opérations de perturbation et de déminage de haute intensité effectuées par des équipes de combat toutes armes mécanisées dans les bastions talibans de toute la province, ainsi qu'une sorte de campagne de contre-insurrection défensive permanente dans l'est de Zhari et de Panjwai.

En 2009, la campagne canadienne à Kandahar a connu un regain important avec l'arrivée des troupes américaines et d'un plus grand nombre d'unités de l'Armée nationale afghane dans la province. C'est cette même année que le général Stanley McChrystal, commandant de la FIAS, a publié son célèbre rapport qui a transformé la campagne de Kandahar en une priorité pour la FIAS et les États-Unis. L'influx régulier de troupes américaines en 2009 a entraîné une augmentation rapide de l'effectif en 2010. Dans ce contexte, la Force opérationnelle Kandahar menée par le Canada a pu concentrer des troupes, de l'équipement, de nouvelles technologies et des investissements en matière de développement pour saturer des régions clés au sud de la ville de Kandahar et dans l'est de Panjwai. Elle disposait enfin de suffisamment de troupes pour organiser une campagne



Source : Centres de combat AR0002-ZHU-09 par le Gén. Simon Dubois

Le Maj Bob Ritchie, de l'équipe de liaison et de mentorat opérationnels (ELMO) (à droite), le Col Sheerin Shaw, de l'Armée nationale afghane (deuxième à partir de la gauche), et le Lcol Daniel Drew, commandant adjoint de l'ELMO (à gauche), traversent la rivière Argandab dans le cadre d'une opération menée dans le district de Panjwai, en Afghanistan.

19. J.L. Granatstein, *Canada's Army: Waging War and Keeping the Peace*, 2nd Edition, Toronto, University of Toronto Press, 2011, p. 447; Forsberg, Rpt 3, p. 8 et 9.

de contre-insurrection axée sur la population consistant à miner l'influence exercée par les talibans sur les habitants de Kandahar. C'est à cette époque que sont apparues les maisons de peloton au cœur des villages clés²⁰. Tout autour des petits îlots de stabilité relative instaurés par le Canada, les unités américaines nouvellement arrivées menaient des opérations offensives pour prendre le contrôle des districts dominés par les talibans²¹. Les troupes canadiennes en ont ressenti les effets. Nombre d'entre elles ont pris part à des opérations d'arrêt pendant que les unités américaines libéraient le district d'Arghandab et les districts de l'ouest de Zhari. Des équipes de liaison et de mentorat opérationnels (ELMO) canadiennes et des unités de l'Armée nationale afghane détachées à l'appui de la poussée américaine dans l'ouest de Panjwai ont également vu beaucoup d'action pendant la dernière année de la campagne canadienne de Kandahar²². Cependant, une majorité de soldats d'infanterie canadiens a passé les derniers mois de la campagne à mener des opérations de contre-insurrection conformément à la plus récente doctrine canadienne et américaine en isolant la population du sud-ouest de la ville de Kandahar du contrôle et de la menace talibans. Pendant la dernière rotation canadienne de la campagne, le groupement tactique du 1^{er} Bataillon du Royal 22e Régiment a suivi la devise : « *Combattre, convaincre, construire* », qui signifiait combattre l'insécurité, convaincre la population locale qu'elle est capable de se prendre en main et de se bâtir un meilleur avenir, ainsi que d'établir une stabilité durable et des capacités locales²³.



Source: Canadian Forces photo by Cpl David Olibe

L'Adj Dubé et le Cplc Thomsen, qui font partie de la Compagnie de protection de la Force, aident un Afghan de la région à tirer sa brouette jusqu'au sommet d'une paroi rocheuse durant la construction d'un nouveau pont près du barrage Dahlia.

20. Entrevues, FO 1-09, FO 3-09 et FO 1-10.

21. Forsberg, Rpt 3, p. 50 et 51.

22. Entrevues, FO 1-10.

23. « 1 R22eR BG begins its tour overseas », *Army News*, 30 janvier 2010. Article consulté le 16 avril 2013, <www.forces.gc.ca>.

COMPÉTENCES FONDAMENTALES DE L'INFANTERIE

Malgré la grande diversité des rotations de 2005 à 2011, les vétérans que nous avons consultés dans le cadre de la présente étude ont formulé des observations communes, certaines mentionnées dans les rapports du Centre des leçons retenues de l'Armée, d'autres pas. Toutes leurs observations et leurs expériences font partie, d'une façon ou d'une autre, du nouveau cadre intellectuel du Corps sanctionné par le commandant de l'Armée canadienne de l'époque, le lieutenant-général Peter Devlin, en juillet 2012²⁴. En tout premier lieu, tous les participants s'accordaient pour dire que les compétences fondamentales de l'infanterie étaient applicables durant toutes les étapes de la campagne. Elles incluaient notamment l'analyse du terrain, l'évaluation de la distance, la navigation et le maniement des armes, mais la compétence la plus importante était la maîtrise de la procédure de combat. Cette approche simple utilisée par l'infanterie pour la planification était efficace pour toutes les tâches, qu'il s'agisse de mener des réunions avec les aînés du village au sujet du pavage des routes ou de traquer des cellules de poseurs d'IED. Le processus fonctionnait quand les troupes étaient fatiguées et qu'il fallait s'assurer que tout le monde comprenne son rôle dans l'exécution de la tâche, particulièrement lorsque la situation tournait mal. Pendant la campagne de Kandahar, une « nouvelle » étape a été ajoutée à cette procédure. Depuis la Première Guerre mondiale, les conférences ou les examens post-opérationnels conduits avec franchise ont permis au Corps de s'adapter à l'évolution rapide des circonstances sur le champ de bataille. Tôt dans la campagne de Kandahar, de nombreuses unités ont ajouté une seizième étape à leur procédure de combat : une analyse après action effectuée aux échelons les plus bas. Cette pratique a été généralisée dans l'Armée de terre au début de 2009²⁵.

Bien sûr Kandahar est un endroit où l'inattendu est devenu la règle. Dans ces cas, les drills d'infanterie éprouvés de marche à l'ennemi et d'embuscade étaient pertinents. Pendant chaque rotation, les soldats d'infanterie devaient employer ces drills à une échelle plus ou moins grande quand ils étaient en contact avec des insurgés qui tentaient de défendre un terrain ou de préparer des embuscades complexes. L'ampleur des actions de combat des insurgés variait énormément selon l'année et le district où elles se déroulaient, mais le risque d'un échange de tir était toujours présent. La majorité des vétérans de l'infanterie ont expliqué que leurs unités étaient très bien préparées à exécuter des drills offensifs de base et ont été surpris d'avoir aussi souvent à retourner aux principes fondamentaux de la défense. En effet, il s'agit d'un aspect noté par des vétérans de chaque rotation qu'il ne faudra pas négliger pendant l'instruction individuelle et collective. Les habiletés défensives ont été reconnues comme applicables à chacune des diverses périodes de service de la campagne de Kandahar, qu'il s'agisse de défendre des centres de résistance sur la route Summit en 2006 et des avant-postes de combat dans l'ouest de Panjwai en 2008, ou bien de monter la garde dans des postes d'observation des villages modèles en 2009²⁶.

Les participants avaient également beaucoup à dire à propos du rôle de l'infanterie dans la collecte d'informations et le rôle de capteur pour la Force opérationnelle. Au cours de l'histoire, le Corps a toujours joué un rôle important dans la collecte d'informations pour l'Armée de terre, mais durant la campagne de Kandahar, les fonctions de détection de l'infanterie ont atteint un nouveau degré de complexité. Pendant l'opération *Athena II*, de nouvelles tactiques et procédures ont été élaborées pour que les soldats d'infanterie

24. *Infantry Corps Intellectual Framework*. Publication interne du Corps d'infanterie royal canadien, 18 juillet 2012.

25. Presque tous les participants ont fait l'éloge de la procédure de combat; Rapport du CLRA de janvier-juillet 2009.

26. Entrevues, FO 1-06 et FO 3-10 et FOTM.



Le Capt Kevin Schamuhn et le Cplc Jeff Peart, qui font partie de la Compagnie A du 1 PPCLI, tiennent une *choura* (réunion) à laquelle participent des aînés de la région, tandis que le Cpl Steve Zreick, technicien médical de rôle 3 des services de santé, monte la garde. La *choura* se déroule dans la région de Shah Wali Kot, près de la base d'opérations avancée (FOB) Martello.

puissent aider à l'identification de suspects, à définir les comportements habituels et à observer les agissements des réseaux hostiles. Au cours de la campagne, un processus plus systématique a été élaboré pour maintenir la connaissance de la situation (CS) à propos du terrain, de l'ennemi, des unités amies de douzaines de pays, de partenaires afghans et en particulier des habitants de Kandahar qu'il fallait protéger, nommées respectivement connaissances de la situation brune, rouge, bleue, verte et blanche²⁷. Il faut un bon sens de l'observation et de la patience pour observer toutes les allées et venues des gens. Les vétérans parmi les chefs subalternes comprenaient que ces qualités étaient essentielles à la mission. Cependant, de nombreux sous-officiers supérieurs plus âgés ont remarqué que les tâches d'observation patiente devaient être encouragées et supervisées chez les soldats d'infanterie plus jeunes, utilisateurs d'iPod et de consoles de jeux portatives, et donc habitués à une constante stimulation²⁸.

En plus des activités courantes de défense et de collecte d'informations, des patrouilles débarquées étaient menées. Les officiers et les sous-officiers d'unités qui mettaient l'accent sur les compétences en matière de patrouille pendant l'instruction préalable au déploiement ont obtenu de bons résultats quand le moment est venu de comprendre les activités récurrentes de la population locale dans la zone de patrouille. Cette collecte d'informations a porté ses fruits quand il a fallu, en 2006, découvrir les centres de résistance dans lesquels les forces ennemis se réunissaient pour se préparer au combat, ou en 2010, quand on a dû créer un climat de confiance dans les villages abritant une maison de peloton. Les vétérans de ces deux époques de la campagne ont remarqué que les compétences en matière de patrouille étaient les mêmes et pouvaient s'adapter à l'évolution constante de la situation relative à la sécurité. Les vétérans membres de

27. Résumé des leçons clés de la conférence annuelle « Ground Truths: Intelligence, Information and Situational Awareness on Stability Operations » du Gregg Centre for the Study of War and Society, octobre 2009; Entrevue avec le Lcol Gallinger, mai 2013.

28. Entrevues, FO 1-09 et FO 3-09.

pelotons confiants dans leurs compétences en matière de patrouille semblaient plus à l'aise avec le rôle de combattant-bâtsisseur-diplomate qu'on attendait d'eux pendant les opérations de contre-insurrection et de stabilité²⁹. Bien sûr, pour adapter avec succès les activités courantes en défense et les tâches de patrouille aux missions de stabilité, ces rôles doivent être liés à des compétences en diplomatie et à la sensibilité culturelle, particulièrement chez les chefs subalternes de l'infanterie qui interagissaient au niveau le plus élémentaire avec les habitants de la région. Les participants avaient un point de vue très particulier sur ce sujet. Même si les vétérans de la première moitié de la campagne étaient rarement en mesure de tenir le territoire conquis, ils passaient quand même beaucoup de temps à rencontrer les aînés des villages et les chefs de tribu, ainsi que les personnes influentes de la région et les commandants de police.



Source: Camera de combat 492088-2391 par le Dr Simon Duchesne

Un soldat de l'Équipe provinciale de reconstruction à Kandahar (EPRK) serre la main d'enfants afghans pendant qu'il effectue une patrouille à pied dans le district de Panjwai, en Afghanistan. Cette patrouille avait pour but de déterminer les besoins et les conditions de vie de la population de la région.

Certains participants ont indiqué que l'Armée canadienne reflète les valeurs de l'ensemble de la société canadienne en matière de respect du multiculturalisme, ce qui veut dire que beaucoup de chefs subalternes de l'infanterie canadienne, pour ne pas dire tous, possédaient déjà des aptitudes en diplomatie à leur arrivée en Afghanistan, acquises non pas dans l'Armée canadienne, mais chez eux et à l'école secondaire. Pendant les premières rotations, il a été très utile pour de nombreuses unités de déployer des soldats qui avaient servi en ex-Yougoslavie, où la compétence en négociation était devenue un art, quoique frustrant³⁰. Au moins deux des participants pensaient que les meilleurs combattants-bâtsisseurs-diplomates étaient ceux qui venaient de foyers et de familles stables, et qui semblaient donc plus équilibrés émotionnellement; mais il s'agit seulement de deux avis, ce qui est trop peu pour être représentatif. Les vétérans des rotations suivantes, qui ont servi au sein de pelotons et de sections de fusiliers composés de soldats de plus en plus jeunes, trouvaient toujours que certains d'entre eux avaient des qualités naturelles pour

29. Entrevues, FO 1-06 et FO 3-10.

30. Entrevues, FO 1-06 et FO 1-07.

la diplomatie et étaient sensibles aux différences culturelles, mais d'autres estimaient que la nouvelle génération « Facebook » éprouvait plus de difficultés en matière de relations interpersonnelles. Bien sûr, ces observations ne sont appuyées par aucun échantillonnage statistique. Mais certainement le plus important concernant les compétences en diplomatie chez les « caporaux stratégiques » est que tous ceux qui en ont parlé pensaient qu'elles s'acquéraient en premier lieu au pays et à l'école. En effet, ils étaient nombreux à penser que le comportement des soldats d'infanterie reflétait les valeurs générales de la société canadienne. Les vétérans de l'infanterie ont déclaré que les habiletés sociales et la sensibilité culturelle ont compté durant certaines parties ou l'ensemble de chaque rotation, mais particulièrement après la concentration sur l'est de Panjwai et le sud-ouest de la ville de Kandahar, en 2009. Par la suite, chaque soldat des maisons de peloton devait nécessairement être un négociateur³¹.

Pendant une campagne de contre-insurrection, les compétences en diplomatie vont de pair avec la discipline de tir et l'application judicieuse de la violence. Ironiquement, les vétérans-chefs de l'infanterie lors des premières rotations en 2006 ont parlé de la nécessité de promouvoir un instinct du tueur au sein de l'infanterie pendant l'année que l'on a appelée la « guerre imprévue ». Pendant chaque rotation qui a suivi, on a tenté de calmer cet instinct. Les combats soutenus de 2006 ont peut-être donné au public une image déformée des combats de haute intensité menés pendant l'opération *Medusa*, qui l'a gardée en mémoire, tout comme certains des soldats, si ce n'est tous³². Les participants qui ont servi de 2007 à 2011 ont tous parlé des efforts constants déployés durant l'instruction pour enseigner aux soldats d'infanterie l'importance d'employer la violence avec précaution. Ce travail intense de leadership semble avoir généralement porté ses fruits, non sans avoir soulevé des objections, plus particulièrement pendant les dernières rotations qui ont suivi la nouvelle concentration des opérations de stabilité plus près de la ville de Kandahar, en 2009. Selon les officiers et sous-officiers vétérans consultés, ce problème était particulièrement difficile pendant les deux dernières années de la campagne, quand les pelotons d'infanterie étaient installés dans les villages et travaillaient souvent en partenariat avec des unités de l'Armée afghane. Les difficultés à cet égard se sont amplifiées au gré du rajeunissement des membres des sections types de fusiliers. Cependant, les participants qui ont servi dans la dernière moitié de la campagne ont expliqué qu'en comparaison avec les unités d'autres pays, le maintien de la discipline de tir semblait bien plus facile au sein des pelotons canadiens. La plupart d'entre eux estiment également qu'il était facile de contrôler de jeunes soldats d'infanterie canadiens qui avaient hâte de participer à des échanges de tir en leur donnant beaucoup de formation sur les règles d'engagement et leur raison d'être, ainsi qu'en leur attribuant des tâches importantes et gratifiantes pour les tenir occupés pendant les longues périodes d'inactivité dans des postes d'observation³³. Pratiquement tous les groupes de participants rencontrés qui ont servi après la Force opérationnelle 1-07 ont abordé la question de la jeunesse et de la maturité au sein du Corps. Leurs commentaires semblent liés à un changement démographique survenu dans l'ensemble de l'Armée canadienne. De nombreux officiers intermédiaires et sous-officiers supérieurs approchaient de l'âge de la retraite ou ont pris leur retraite juste après avoir servi à la guerre pendant la première décennie du nouveau millénaire. L'Armée canadienne a recruté intensément pour combler le manque de

31. Entrevues, FO 3-09 et FO 3-10.

32. Voir Granatstein, p. 437 à 440.

33. Entrevues, FO 3-09, FO 1-10, FO 3-10.

personnel, ce qui a entraîné un grand influx de nouveaux soldats d'infanterie dans le système d'instruction. Les vétérans de la Force opérationnelle 3-07 ont été parmi les premiers à remarquer les changements dus à l'arrivée de jeunes soldats³⁴.

Beaucoup de participants ont fait état des défis que représentait l'accroissement du nombre des jeunes dans le Corps, mais bon nombre ont également mentionné l'avantage que cela représentait dans une guerre de l'ère de l'information. L'idée qui se détache nettement, confirmée par les rapports du CLRA, est que tous les soldats d'infanterie doivent désormais être des transmetteurs. En ce sens, les jeunes recrues arrivent dans l'armée avec une bonne connaissance des technologies de l'information, ce qui s'avère très utile dans les conflits où les pelotons opèrent seuls et les ennemis utilisent des téléphones cellulaires et des postes de radio portatifs Motorola, et où les effets et produits de la guerre électronique nécessitent une réaction rapide de l'infanterie. Même si les jeunes soldats qui arrivent dans l'infanterie ont une longueur d'avance en la matière, beaucoup croient que le Corps, dans l'ensemble, doit s'entraîner plus fort pour maîtriser et exploiter les nouvelles technologies de l'information³⁵.

Toujours au sujet de l'instruction et de la discipline, tous les participants étaient d'accord sur le fait que le modèle actuel d'instruction menant au niveau de préparation élevé a bien préparé leurs pelotons, compagnies et bataillons pour la campagne de Kandahar. Bien sûr, certains éléments du programme ont parfois été contestés à des moments précis. Malgré tout, la plupart des participants ont trouvé efficace le modèle consistant à concentrer l'instruction des nouvelles recrues sur les compétences élémentaire de l'infanterie pendant l'instruction individuelle et l'instruction au leadership de base, et ce, avant d'affronter les complexités de la contre-insurrection, de la sensibilisation aux réalités culturelles et de l'utilisation de nouvelles technologies pendant les exercices préparatoires spécifiques à la mission. Ils sont d'avis que les exercices d'instruction collective effectués au Centre canadien d'entraînement aux manœuvres (CCEM) de Wainwright, en Alberta, et dans différents lieux du sud-ouest des États-Unis ont permis aux sous-unités de créer un esprit de cohésion et de développer de l'assurance et de la souplesse dans l'exécution de petites tâches. Les anciens leaders qui se souvenaient de l'instruction préalable au déploiement donnée dans les années 1990 ont trouvé le système particulièrement efficace, et étaient notamment satisfaits d'avoir pu travailler sur les règles d'engagement qui ont évolué tout au long de la campagne³⁶. Il est bon de se rappeler que presque tous les participants à la présente étude ont été membres du personnel d'instruction de l'École d'infanterie de la BFC Gagetown. Leurs points de vue ont aussi été mentionnés dans les rapports du CLRA. Le système d'instruction collective centralisé au CCEM a servi, entre autres, à diffuser les plus récentes leçons retenues tirées de l'expérience vécue dans le théâtre. Il a certes toujours servi d'outil pour transmettre les leçons tirées des plus récentes expériences, mais en 2009, le processus est devenu encore plus systématique. Cette même année, en particulier, l'instruction collective centralisée au CCEM incluait les plus récentes tactiques air-terre, mettait l'accent sur l'importance de maintenir une « connaissance de la situation blanche » ou de collecter des informations sur la population de la région, et portait sur les méthodes les plus récentes en matière d'opérations d'influence et d'information³⁷.

34. Entrevues, FO 1-06 et FO 3-10; Granatstein, p. 444.

35. Entrevues, FO 1-06 et FO 3-10.

36. Entrevues, FO 1-06 et FO 3-10.

37. Rapport du CLRA de juillet-décembre 2009.

Cela étant dit, pendant l'instruction collective, les soldats de l'infanterie avaient beaucoup de connaissances à assimiler et à maîtriser, notamment les principes fondamentaux du combat internes avec de l'arme blindée, du génie et de l'artillerie, ou encore, les subtilités des activités d'influence et des opérations d'information. Le message qui ressort clairement du témoignage des participants à l'étude est que le Corps appréciait grandement la valeur de ces deux derniers nouveaux concepts. Tous les participants, tous les examens des leçons retenues et tous les rapports de fin de rotation ont conclu que les soldats d'infanterie devaient participer à l'effort collectif lorsqu'il fallait communiquer des messages importants aux Afghans. Les participants de chaque rotation reconnaissaient que leurs pelotons et ELMO étaient en contact beaucoup plus étroit avec les habitants de Kandahar que la plupart des autres forces présentes à Kandahar et que l'utilisation de ces liens étroits était essentielle pour mener à bien les activités d'influence. Certains vétérans, en particulier ceux des premières rotations, se sont dits frustrés du fait qu'ils ne participaient pas à la planification et à l'exécution des activités d'influence, et qu'ils n'en étaient pas même informés. Cependant, au cours de la campagne de Kandahar, surtout à partir de 2009, les ressources attribuées aux activités d'influence ont pris de l'ampleur, la doctrine concernant leur emploi a été peaufinée et les sous-unités de l'infanterie ont de plus en plus été impliquées dans le processus³⁸.



Source : Centre de combat A2328-011-111.pdf le 20 Janvier 2016

Des membres du groupement tactique du 3 RCR se rendent à leur position en véhicule ou à pied dans le district de Zhari, durant l'opération *Janubi Tapu 2*.

La discussion au sujet des activités d'influence soulève la question de l'équilibre idéal entre le temps passé, pendant l'instruction collective, à étudier les méthodes avant-gardistes de contre-insurrection et le temps consacré à maîtriser les compétences de base de l'équipe interarmes. Les participants pensaient qu'il s'agissait moins d'un problème que d'une énigme insoluble. La plupart d'entre eux ont identifié un ensemble essentiel de compétences qui est concerné par ce problème, celui associé aux opérations d'infanterie mécanisée maintenant que le Canada exploite un parc de véhicules de combat

38. Entrevues, FO 1-06 et FO 3-10.

d'infanterie VBL III. Depuis que deux membres du Royal Canadian Regiment ont été tués dans un véhicule non blindé Iltis en 2003, pendant l'opération *Athena I*, à l'extérieur de Kaboul, le débat couve au sujet de la pertinence des véhicules blindés légers canadiens de l'infanterie utilisés dans des opérations de stabilité. Certains se demandent s'il est possible de communiquer avec les habitants de Kandahar et de gagner leur confiance en s'adressant à eux depuis un tel véhicule. Le consensus large au sein des participants à la présente étude est qu'ils n'auraient pas pu tisser des liens avec les Afghans sans ce véhicule. De 2005 à 2009, pendant la campagne, le VBL a permis aux compagnies d'infanterie de se déplacer de façon suffisamment sûre et confiante entre les diverses régions très dispersées sous leur responsabilité de Kandahar et de ses environs (provinces de Helmand et d'Uruzgan). Quand les compagnies dispersées devaient travailler en dehors des zones urbaines, les VBL leur servaient de base d'opérations solide leur offrant, entre autres, systèmes de communications, capteurs, point d'approvisionnement et moyen d'évacuation des victimes, mais surtout, une base de tir en cas de contact avec l'ennemi. Les participants pensaient que tous ces avantages compensaient le fait que les pelotons ne pouvaient débarquer que 21 soldats à la fois. Selon eux, l'important était que les VBL faisaient partie d'un système intégrant le peloton débarqué. Ils affirmaient aussi que cela ne signifiait pas toujours que les équipages de la tourelle du VBL devaient ouvrir la voie aux troupes débarquées avec leurs canons de 25 mm. Le VBL pouvait accomplir toutes les tâches d'appui décrites précédemment et considérées comme tout aussi essentielles pour les actions non cinétiques³⁹. Le désavantage relevé par la plupart des participants est que l'utilisation d'un véhicule blindé au sein de l'infanterie impliquait que les bataillons doivent vivre, penser et s'entraîner davantage comme des unités de blindés. Il fallait plus de soldats pour accomplir un plus grand nombre de tâches liées à l'utilisation des véhicules. Un plus grand nombre de soldats des bataillons d'infanterie doivent passer davantage de temps à suivre des cours liés à l'utilisation des véhicules. Mais, dans l'ensemble, les participants s'accordaient pour dire que l'avantage apporté par les véhicules vaut bien l'investissement en personnel et en temps⁴⁰.

Tous les participants à l'étude s'accordaient à dire que les VBL et l'infanterie mécanisée ont leur place dans les opérations de contre-insurrection, mais qu'ils ne remplacent pas les actions débarquées. L'expérience vécue à Kandahar n'a certes pas mis fin au débat concernant les mérites relatifs de l'infanterie mécanisée et de l'infanterie légère. Les véhicules étaient utiles pour appuyer l'activité principale et tous convenaient que cette méthode était la plus efficace quand les pelotons débarquaient, soit pour effectuer des patrouilles, rencontrer les leaders de la région ou établir des maisons de pelotons, après 2009. Même les vétérans des deux dernières années de la campagne de Kandahar qui travaillaient surtout dans un secteur d'opérations réduit convenaient que les VBL III étaient un outil essentiel. Cependant, ils reconnaissaient aussi que le fait d'utiliser ces véhicules obligeait les unités à emprunter des itinéraires prévisibles et en faisait des cibles faciles, particulièrement dans les dernières années, quand les cellules d'IED des talibans se concentraient sur les points de passage obligé. À la fin, la campagne de Kandahar obligeait les sous-unités d'infanterie à accomplir des tâches mécanisées, débarquées, légères et aéromobiles; la valeur de toutes ces tâches a été démontrée. Les unités d'infanterie qui employaient tous les moyens de transport, particulièrement lorsqu'elles utilisaient des moyens multiples pendant une même action, réussissaient à mystifier l'ennemi et obtenaient l'effet de surprise⁴¹. Les participants se sont dits moins

39. Entrevues, FO 1-06 et FO 3-10.

40. Nombre de ces questions ont également été soulevées par le major V. Sattler et le capitaine M. O'Leary dans « Organiser l'infanterie moderne : une analyse de la puissance de combat de la section », *Le Journal de l'Armée du Canada*, vol 13, no 3 (automne 2010), p. 23 à 58.

41. Entrevues, FO 1-06 et FO 3-10.

satisfaits par beaucoup d'autres outils mis à leur disposition pendant la campagne de Kandahar. La plupart d'entre eux estimaient qu'il y avait place à amélioration pour permettre aux unités d'infanterie d'exploiter pleinement les avantages offerts par les véhicules aériens sans pilote (UAV) et d'autres équipements de surveillance acquis récemment. Leur mécontentement est apparu dans les rapports du CLRA, où l'on mentionne la nécessité d'approfondir les connaissances liées aux capacités et aux limites technologiques en matière de renseignement, surveillance, acquisition d'objectif et reconnaissance (ISTAR), notamment déterminer quoi demander et comment utiliser au mieux l'information collectée par ce moyen. On pourrait certainement trouver des exemples isolés d'unités d'infanterie ayant fait une utilisation ingénueuse de la technologie lors d'opérations spécifiques et dans des circonstances particulières, mais le message transmis de toutes parts était le même, soit que l'Armée canadienne n'a pas encore réussi à tirer le maximum de ces outils. Il est intéressant de noter qu'il s'agit d'un domaine pour lequel les participants ont en majorité identifié les jeunes soldats comme un élément majeur de la solution. Les sous-officiers plus anciens perçoivent la nouvelle génération de soldats comme la génération curieuse, habile et confiante lorsqu'il s'agit d'utiliser les outils technologiques. Certains pensaient qu'ils représentaient la réponse au problème⁴².

Naturellement, les vétérans de l'infanterie associaient étroitement les produits de la capacité ISTAR à ceux des unités de traitement du renseignement. Pratiquement tous comprenaient que les soldats d'infanterie étaient des capteurs clés pour la collecte d'informations et qu'ils devaient être de grands utilisateurs des produits du renseignement. Bien que la capacité d'élaboration des produits de renseignement de la Force opérationnelle et de la FIAS évoluait et s'améliorait constamment, les compagnies d'infanterie canadiennes en voulaient toujours plus, que ce soit pour traquer les talibans ou pour communiquer directement avec les habitants de Kandahar. Les vétérans des premières rotations avaient l'impression que l'information qu'ils collectaient, souvent avec beaucoup de difficulté, était utilisée presque entièrement par les Forces d'opérations spéciales. De 2006 au début de 2009, les compagnies d'infanterie établissaient souvent leurs propres cellules de renseignement pour surveiller les personnes de la région sous leur responsabilité. Ces cellules étaient toujours des organisations temporaires et obtenaient des résultats mitigés. En fin de compte, de 2006 à 2009, les petites sous-unités d'infanterie ont réalisé qu'elles n'étaient pas suffisamment connectées ou équipées pour suivre avec précision les dynamiques culturelles et tribales complexes des habitants de Kandahar⁴³. Cette perception des sous-unités peut découler d'attentes irréalistes au sujet de la nature du renseignement. Les spécialistes en la matière et les officiers supérieurs du Corps insistent pour dire que tous les produits d'information et du renseignement sont conçus pour permettre aux commandants de prendre des décisions éclairées et de donner des ordres opportuns aux sous-unités⁴⁴. Quoi qu'il en soit, dans toute l'Armée canadienne, on a ressenti le besoin d'obtenir un meilleur soutien du renseignement au niveau des sous-unités au gré de la campagne. En 2009-2010, les ressources d'ISTAR et de renseignement américaines et canadiennes étaient en mesure d'attribuer des équipes de soutien du renseignement aux compagnies et aux pelotons. Il n'est donc pas surprenant que les participants des dernières rotations du Canada à Kandahar se soient dits plus satisfaits de la collecte de renseignement⁴⁵. Ironiquement, certains vétérans de l'infanterie, quelle que soit l'année de la campagne à laquelle ils ont pris part, ont également parlé du

42. Rapport du CLRA de juillet-décembre 2009. Voir note à la page 17; Entrevues FO 1-09, FO 1-10, FO 3-10.

43. Entrevues, FO 3-06 et FO 3-10.

44. Résumé de la conférence annuelle du Centre d'instruction au combat Greg, octobre 2009; Commentaires du Lcol Gallinger et du Col I.R. Creighton, directeur de l'infanterie, mai 2013.

45. Entrevues, FO 3-09 et FO 3-10.

problème de la surcharge d'informations dans une mission où il fallait connaître de nouvelles cultures et maîtriser de nouvelles technologies et doctrines⁴⁶. L'Armée canadienne travaille toujours à trouver l'équilibre entre le fait de fournir à l'infanterie les informations dont elle a besoin et le fait d'éviter de surcharger sa capacité de gestion de l'information. On parle de « commandement habileté par réseau » pour décrire le système d'information optimal grâce auquel l'infanterie est « capable d'échanger des informations horizontalement et verticalement, entre les capteurs, les armes, les véhicules et les nœuds de commandement et contrôle, et d'offrir l'accès à l'information en temps voulu aux bonnes personnes »⁴⁷.

Des vétérans de chacune des diverses rotations de la campagne de Kandahar, ainsi que le Centre des leçons retenues de l'Armée s'accordent pour dire que les opérations d'infanterie dispersées dans lesquelles les pelotons sont fréquemment loin des unités amies avoisinantes confèrent beaucoup d'importance au leadership et au commandement au contrôle des petites unités. Jamais dans toute l'histoire militaire du Canada les sergents et les caporaux-chefs des sections n'ont assumé des responsabilités aussi importantes que dans un tel contexte. Tout au long de la campagne de Kandahar, mais particulièrement après 2009, les commandants de peloton et de section devaient contrôler des éléments habilitants clés allant de l'aviation et de l'artillerie aux équipes de coopération civilo-militaire. Ces circonstances exigeaient l'excellence des chefs subalternes, et même des soldats et des caporaux qui devaient assumer des rôles de leadership en raison des blessés ou des morts⁴⁸.

Toute étude complète sur les opérations de l'infanterie se doit d'aborder le sujet des armes, que nous avons choisi délibérément d'aborder plus tard dans le présent article. Un certain nombre de participants a mentionné qu'on ne manquait jamais de systèmes d'armes ni de talent pour les utiliser lorsqu'il s'agissait de détruire l'ennemi. Le principal défi consistait à localiser l'ennemi et à l'emmener à se battre dans des conditions permettant d'éviter de mettre les civils en danger et de causer des dégâts matériels. Quoi qu'il en soit, les combats rapprochés étaient courants lors de chaque rotation pour plus d'une sous-unité d'infanterie. Les opérations menées à Kandahar ont alimenté le débat latent sur les mérites relatifs du fusil automatique réglementaire C7A2 canadien et de la carabine d'assaut C8. Certains vétérans, surtout ceux des premières rotations, trouvaient le fusil C7 trop long pour les VBL III et les espaces restreints. Les défenseurs de la carabine C8 admettaient que sa force de frappe a une portée plus courte, mais faisaient remarquer que, de toute façon, la plupart des combats de 2006 ont eu lieu dans un rayon de 300 mètres. Cependant, à partir de cette année-là, le terrain et les tactiques de l'ennemi ont clairement fait en sorte que, la plupart du temps, les échanges de feu avaient lieu à plus de 300 mètres de distance. Dans ce cas, l'utilité du fusil C7 avec sa plus longue portée était justifiée. Il a également été prouvé que les pelotons débarqués avaient besoin de davantage de fusils de 7,62 mm et de mitrailleuses pour engager l'ennemi avec suffisamment de précision au-delà de 300 mètres⁴⁹. Dans le réseau de murets de terre de la ceinture verte de Kandahar, la roquette antichar légère M72 était très respectée. Tous ont fait l'éloge du canon de 25 mm du VBL III, que ce soit pour sa longue portée, sa capacité de frappe de précision dans toutes les conditions météorologiques, comme sa puissance de pénétration. Le lance-grenades M203 porté en bandoulière a fait ses preuves, car il permettait de lancer des grenades par-dessus les murs en adobe. Le mortier de

46. Entrevues, FO 1-06 et FO 3-10.

47. Cadre intellectuel du Corps de l'infanterie, 2012, p. 6.

48. Entrevues, FO 1-09 et FO 3-09.

49. Synthèse annuelle de 2006 du Centre des leçons retenues de l'Armée canadienne, p. 16 et 17.

60 mm du peloton était souvent utilisé de la même façon. La plupart du temps, les soldats d'infanterie canadiens avaient l'avantage dans le maniement des armes d'infanterie. Les participants convenaient que les pelotons entraînés et confiants dans l'ensemble de leur armement avaient plus tendance à l'employer efficacement et prudemment dans un contexte de campagne de contre-insurrection. Ils estimaient que l'instruction sur le maniement des armes ne doit jamais être délogée de sa place prioritaire dans l'instruction. Comme dans les précédentes guerres auxquelles le Canada a participé, les armes employées par l'infanterie ne représentaient qu'une partie de la puissance de feu utilisée par les alliés pour remporter les opérations menées par l'infanterie canadienne à Kandahar. On faisait souvent appel aux tirs des chars canadiens, ainsi qu'à des aéronefs à voilure fixe et à des hélicoptères de l'OTAN pour conclure des combats. L'Artillerie royale canadienne était tout aussi importante. Les sous-unités de l'infanterie étaient rarement hors de portée de la batterie d'obusiers M-777 de 155 mm et de ses détachements de mortiers de 81 mm. Les canons pouvaient tirer à très court préavis, que ce soit des obus à explosif brisant, des obus fumigènes ou éclairants. La capacité d'observer et de diriger le tir depuis des UAV était étroitement liée à l'artillerie et elle a pris encore plus d'importance encore dans la campagne, après 2008. La direction de ces tirs d'appui a mis l'accent sur l'importance de maintenir une liaison étroite avec les troupes de chars et d'intégrer efficacement l'officier observateur avancé/le contrôleur interarmées de la finale de l'attaque (OOA/CIFA) dans l'équipe de l'infanterie⁵⁰.

Bien que les talibans avaient souvent de la difficulté lors des échanges de feu avec l'infanterie canadienne, leur capacité d'infliger des pertes au moyen d'IED a fait d'eux des opposants réellement dangereux. Les IED étaient considérés comme une menace non seulement pour les soldats canadiens, mais également pour la volonté politique canadienne de continuer la mission. Les vétérans consultés à ce sujet ont livré des témoignages et des opinions très variés. Il est certain que la lutte contre les cellules d'IED des talibans et que les efforts employés pour protéger la Force opérationnelle Kandahar ont demandé des ressources et une énergie sans cesse croissantes au fur et à mesure de la campagne. Beaucoup de participants pensaient que les solutions technologiques et tactiques qui ont été trouvées ont porté leurs fruits dans la lutte contre les IED en 2008 et en 2009⁵¹. Cependant, certains d'entre eux, ainsi qu'un conseiller clé du commandant de la FIAS pendant l'arrivée massive de troupes américaines à Kandahar en 2010, pensaient que la lutte contre les IED a constitué une diversion efficace de la part des talibans, qui a réussi à éloigner les unités et les ressources canadiennes de leur mission essentielle : protéger les habitants de Kandahar⁵². Étant donné l'importance qu'accordaient toutes les unités de l'OTAN du Commandement régional Sud au fait de pouvoir circuler librement sur les routes principales de Kandahar, particulièrement après l'arrivée massive des troupes américaines, il est difficile de voir quelles autres solutions s'offraient au Canada à cet égard. Les réponses à cette question controversée resteront hautement classifiées pendant un certain temps encore. Cependant, sachant que les IED et la guerre de contre-mobilité sont des tactiques consacrées qui risquent d'être employées lors de futures opérations, le Corps ne peut pas se permettre d'attendre plus longtemps avant d'étudier la question.

Le recours massif aux IED par les talibans est la principale raison pour laquelle le Corps a vécu l'arrivée improvisée de toute une gamme de nouvelles technologies, d'armes, de véhicules et d'autres équipements pendant la campagne de Kandahar. Certains

50. FO 1-06 et FO 3-10.

51. Synthèse du CLRA de juillet-décembre 2009. Voir note à la page 17.

52. Entrevues, FO 1-06, FO 3-10; Forsberg, Rpt 3, p. 47 à 49.

participants ont regretté le fait que parfois les nouvelles technologies n'étaient pas accompagnées d'une doctrine d'utilisation et qu'ils devaient improviser sur le tas. Dans l'ensemble, la plupart des soldats avaient une bonne opinion des nouvelles technologies. Elles ont permis aux soldats d'infanterie de se déplacer de façon plus sûre, de mieux communiquer, d'en connaître plus sur l'ennemi et de faire feu avec plus de précision. En contrepartie, le fait de recevoir autant de différents types d'équipement nouveau quelques mois ou quelques semaines avant le déploiement rendait difficile la tâche de trouver un juste équilibre entre l'instruction élémentaire et l'apprentissage de l'utilisation des nouveaux appareils⁵³. Toutes les armées modernes depuis la révolution industrielle ont dû faire face aux innovations technologiques rapides pendant les opérations. Ainsi, la campagne en Afghanistan a rappelé à l'infanterie qu'elle devait s'attendre à recevoir de nouveaux équipements à mi-campagne. La guerre incite toujours à la créativité et encourage les personnes intelligentes à trouver des solutions techniques aux problèmes tactiques et opérationnels. Le plus souvent, la transition aux nouveaux équipements semble avoir été rapide dans les unités de l'infanterie canadienne. Les vétérans les plus anciens attribuent la capacité de transformation du Corps au vieux principe de l'infanterie qui consiste à adapter l'équipement au personnel, plutôt que le personnel à l'équipement⁵⁴.



Source : Centre de combat 32008-301 par le Cap't Adam Thomason

Un RG-31 ouvre la voie à une patrouille logistique de combat qui s'apprête à quitter une base d'opérations avancée, dans le sud de l'Afghanistan.

Quelques dernières observations valent la peine d'être brièvement mentionnées, même si elles peuvent sembler évidentes. Les soldats ayant participé aux premières rotations complètes à Kandahar en 2006 et 2007 reconnaissaient qu'ils ont éprouvé de sérieux problèmes pour assurer l'appui des unités d'infanterie et la maintenance des véhicules lorsqu'ils étaient dispersés dans la vaste province de Kandahar. Même les efforts exceptionnels déployés par l'Élément de soutien national centralisé à l'aérodrome de

53. Entrevues, FO 1-06 et FO 1-10.

54. Entrevues, FO 1-06 et FO 1-10.

Kandahar n'ont pas suffi pour répondre à la demande. La solution consistait à retourner aux pratiques logistiques élémentaires de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre froide. En premier lieu, chaque groupement tactique à partir de la Force opérationnelle 1-08 s'est déployé avec sa compagnie d'administration du bataillon d'infanterie, ainsi que toutes ses capacités de ravitaillement et de maintenance à l'avant. En second lieu, en 2009, les compagnies d'administration ont pu tirer parti des approvisionnements, des pièces et de l'expertise fournis par les groupes de soutien avancé bien équipés et qui étaient déployés dans des bases d'opérations avancées importantes près des compagnies dispersées. Ce système a grandement contribué à redonner de la souplesse aux compagnies d'infanterie et à réduire le temps de réponse aux demandes essentielles de matériel vital⁵⁵.

Un autre facteur important de la campagne de Kandahar était la forme physique des soldats. Peu importe le nombre de véhicules et d'hélicoptères utilisés pour transporter les soldats pendant la campagne, les succès de l'infanterie reposaient toujours sur des opérations débarquées pendant lesquelles les soldats devaient porter de lourdes charges par des températures souvent extrêmes. Pour bénéficier d'un effet de surprise pendant un combat et relever les défis physiques que représentaient les exigences de la mission, les soldats devaient être en bonne forme. La plupart des participants ont parlé de la nécessité d'accorder la priorité à l'entraînement physique pendant l'instruction préalable au déploiement, car selon eux, il s'agit du meilleur moyen d'éviter les pertes inutiles dues aux blessures et au surmenage⁵⁶. Le message communiqué par ces combattants aguerris peut sembler évident, mais il sera utile de se le rappeler pendant les cycles d'instruction intenses durant lesquels il faut trouver le juste équilibre entre le conditionnement physique et l'instruction sur les nouvelles technologies et compétences.

Les discussions sur la question de la forme physique mènent à la question des soins médicaux. Les participants se sont dits extrêmement satisfaits de la qualité des services médicaux dispensés, même dans les sous-unités d'infanterie les plus éloignées et dispersées. Grâce au déploiement de détachements d'ambulances de campagne auprès de compagnies de fusiliers et au maintien d'adjoints et de techniciens médicaux dans les bases d'opérations avancées, on a pu maintenir les soldats en forme et en santé pendant une campagne très exigeante sur le plan physique. Lorsqu'il fallait s'occuper de soldats blessés au combat et de victimes de blessures traumatiques, l'intégration d'adjoints médicaux dans chaque peloton et patrouille a permis de sauver des vies. Ces adjoints médicaux étaient des spécialistes faisant partie d'un réseau plus important de premiers intervenants formés dans le cadre du programme de secourisme en situation de combat (SSC) de l'Armée canadienne. Le cours de deux semaines sur les premiers soins sur le champ de bataille, donné depuis 2002, a donné aux soldats d'infanterie les moyens d'intervenir immédiatement pour stabiliser des blessés et, ainsi, sauver leur vie. Les adjoints médicaux des pelotonsaidaient les soldats d'infanterie qui avaient suivi le programme de SSC à maintenir leurs compétences en secourisme pendant les rotations. Des centaines de fois, la combinaison d'adjoints médicaux et de soldats ayant suivi le programme de SSC a permis de stabiliser des blessés graves suffisamment longtemps pour que les hélicoptères d'évacuation aient le temps de venir les chercher pour les conduire à l'hôpital avancé de rôle 3 de l'aérodrome de Kandahar⁵⁷.

Les pertes, les blessures et la maladie n'étaient pas les seules pressions qui s'exerçaient sur l'effectif des pelotons d'infanterie. Un nombre surprenant de participants a exprimé

55. Synthèse du CLRA de juillet-décembre 2009. Voir note à la page 17; Entrevues FO 1-08 et FO 1-10.

56. Entrevues, FO 1-06 et FO 3-10.

57. Lcol Erin Savage et coll, « *Tactical Combat Casualty Care in the Canadian Forces: lessons learned from the Afghan war* », *Journal canadien de chirurgie*, vol 5, n° 6 (décembre 2011), p. S118 à S123.

sa frustration envers la mesure consistant à accorder deux semaines de congés à tous les soldats au cours d'une rotation de six mois. Cette mesure, appelée indemnité de retour au domicile en référence au programme du même nom, réduisait régulièrement de 10 à 20 p. 100 le nombre des soldats des pelotons d'infanterie, en particulier au milieu de chaque rotation. Même si les participants reconnaissaient qu'il est important pour le bien-être mental des soldats de prendre une pause pendant les opérations soutenues, nombre d'entre eux trouvaient que le sacrifice de la puissance de combat qu'elle entraînait au sein des pelotons n'en valait pas la peine. Le débat entourant le congé de mi-rotation déborde du cadre du présent article, mais il convient de mentionner que lors des rotations subséquentes, l'ensemble du problème concernant le manque de personnel en raison de blessures et de congés a été réglé en augmentant la taille des sections de fusiliers de dix à douze soldats⁵⁸.

Certainement aucun autre type de petite unité d'infanterie canadienne déployée pendant la campagne de Kandahar n'a ressenti autant que les ELMO l'obligation de maîtriser les compétences élémentaires d'infanterie, la direction des armes d'appui et la sensibilité aux cultures. Tous les vétérans consultés dans le cadre de la présente étude qui ont fait partie d'une ELMO ont exprimé leur fierté d'avoir servi dans cette campagne et leur sentiment d'avoir vécu une expérience enrichissante, tant sur le plan professionnel que personnel. Ils considéraient aussi l'ELMO comme l'élément le plus essentiel de la campagne de Kandahar. Cependant, ils étaient tous d'accord sur un point : l'instruction préalable au déploiement particulière aux ELMO présentait des lacunes, et ce, à partir de la création des premières équipes, en 2006, jusqu'à l'été 2010, quand les dernières équipes se préparaient au déploiement. Finalement, c'est leur maîtrise des compétences élémentaires de l'infanterie qui était la plus utile lorsqu'il fallait donner de la formation aux soldats de l'Armée nationale afghane, et même aux membres de la police, ou collaborer avec eux. L'instruction préalable au déploiement qui confirmait l'instruction collective de l'infanterie et les principes des opérations toutes armes n'était pas donnée en vain⁵⁹. L'expérience de ces soldats mérite une étude beaucoup plus poussée, comme beaucoup le réalisent déjà. La Direction de l'instruction de l'Armée de terre considère que l'Armée canadienne doit comprendre que les ELMO ne sont pas une capacité particulière à l'Afghanistan. Bien sûr, le mentorat et le soutien à l'instruction sont des domaines essentiels de la politique du Canada dans l'Asie du Sud, dans le cadre de son engagement dans l'opération *Attention* de la mission de formation de l'OTAN en Afghanistan (MFO-A). Les soldats d'infanterie, avec leurs compétences particulières, sont des éléments essentiels de ce type de mission, et ils le restent. Le Corps aura certainement des missions similaires dans le futur.

Pour conclure, disons que depuis les deux guerres mondiales, l'Armée canadienne a élaboré une approche particulière pour les opérations de combat qui combinait les doctrines américaine et britannique et mettait l'accent sur la puissance de feu pour vaincre l'ennemi. Pendant la campagne de Kandahar, cette approche basée sur la doctrine était soumise à une tension constante en raison des exigences de la mission qui étaient de reconstruire l'Afghanistan et donc de limiter la violence et les dommages aux biens civils. Nombre de leaders de l'infanterie canadienne, si ce n'est tous, avaient tout à fait conscience de cette contradiction. Les participants à la présente étude ont expliqué qu'ils cherchaient constamment à trouver le meilleur moyen de mener à bien la campagne de contre-insurrection tout en s'assurant que les talibans n'entravaient pas la reconstruction de l'Afghanistan. Malheureusement, beaucoup ont exprimé leur grande frustration envers ce qu'ils considèrent comme un manque de coopération internationale ou de planification

58. Entrevues, FO 1-06 et FO 3-10.

59. Entrevues, FO 1-08 et FO 1-10.

précise dans ce sens. Il reste à voir si leurs efforts et leurs sacrifices porteront leurs fruits à long terme. En fin de compte, le Corps a fait ce qui lui était demandé pendant la campagne de Kandahar. Il nous appartient maintenant de garder en mémoire les services qu'il a rendus et de tenter de comprendre ce qu'il a accompli. La présente étude n'a pas la prétention d'avoir tout dit sur le travail de l'infanterie en Afghanistan. Nous encourageons les vétérans à transmettre leurs observations et le récit de leur expérience à l'École d'infanterie. Leurs messages permettront de compléter la collecte des pratiques exemplaires et des récits des expériences vécues en Afghanistan, et ainsi, de dresser un tableau détaillé du travail du Canada dans la région. Nous communiquerons les messages que nous recevrons ainsi que les témoignages des participants à la présente étude à la Direction – Histoire et patrimoine des Forces armées canadiennes.